

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE - BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Il y a dans la mode quantité de petits riens qui indiquent que le manteau, le costume, le chapeau, ne sont pas de la veille : ainsi le ruban à picots, s'il sert de brides à la capote, d'attaches au pardessus, de garniture à la tunique. Ce joli ruban est en faveur depuis l'automne. Foin du ruban de moire, faille, ottoman, c'est rococo; le ruban à picots est seul digne d'enjoliver la toilette. Ce ruban ne souffre pas, comme les autres, la médiocrité, il doit être d'un beau satin, avec les picots rapprochés et bien nets. Ce petit bord à jour, tout coquet, n'est pas insignifiant lorsqu'il est près du visage, auquel il sied toujours.

Dans notre nomenclature des fourrures, nous avons omis de nommer le vison, très joli lorsqu'il est sombre; le poil bien fourni est doux à la main et chaud. Nous avons vu un manteau en velours noir richement garni de bandes de vison d'un très bel effet.

On commence à reprendre le velours uni pour le grand manteau, et c'est fort bien, car aucune étoffe ne le vaut, ni les velours ciselés, ni les ottomans à fleurs veloutées, ni l'ottoman uni à grosses côtes. Seulement le velours uni exige une belle garniture, tandis que les autres tissus peuvent s'en passer, aussi son prix est-il assez élevé. On donne au pardessus en velours une forme élégante qui puisse convenir à la toilette de visite,



Costume en cachemire gris feutre et tissu à rayures peluche et bouclées, et rayures soie rose ancien et mousse. — Costume en lainage et velours.

Modèles de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

quand on ne doit pas le laisser aux mains du valet de pied. La façon est donc recherchée, ajustée au dos et demi-vague devant, croisée et fuyant diagonalement. Le bord, l'encolure et la manche reçoivent une bande de renard bleu et, sous la taille, la ligne diagonale

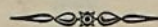
décrit un cintre qui amène cette partie du manteau sous la hanche, où un très beau flot de ruban en satin à picots fait le meilleur effet du monde.

Il y a le pardessus très court que l'on garde, même pour les visites de grande cérémonie; il est en velours de couleur sombre, assorti ou non au costume. Les couleurs grenat, bleu Louise, mousse, bronze loutre, se portent indifféremment sur le costume noir, mais non sur ceux de couleur, à moins que le pardessus n'y soit assorti. Il ne descend pas plus bas que la taille où il retourne à l'envers; le bout de manche et le devant sont seuls garnis de fourrure ou d'une belle passementerie brodée de perles. La doublure est en très belle peluche ou en moire, et même en ottoman. Le soupçon de manchon qui l'accompagne est un joli nid de dentelle, souvent crème, dans lequel repose, au milieu des fleurs, un joli colibri; une seule branche de fleur attachée par un nœud en ruban à picots et jetée négligemment, est un autre enjolivement très coquet, ainsi que le bouquet noué dans un fouillis de dentelle qui le rend d'une modestie attrayante.

Ce qui nous paraît bien peu *modeste*, c'est cette demi-guimpe en tulle appelée *modestie*, à l'aide de laquelle on supprime du corsage décolleté, au moins quelques centimètres; sur ce chemin-là on arrivera à faire du corsage décolleté, un corselet; les manches ne gênent pas, puisqu'elles sont supprimées, ainsi que le dessus de l'épaule, celui-ci est remplacé par des rubans noués, quand ce ne sont pas des chaînettes en or ou en diamants. Tout ce décolletage n'est pas joli; nous voudrions pouvoir le dire si haut que les femmes comme il faut, qui se laissent souvent influencer par leur couturière, soient convaincues qu'à être aussi peu vêtues elles ne gagnent rien en grâce et en beauté, au contraire. Cette manière de retenir le corsage n'est jolie que sur ces portraits de fantaisie, que le peintre se plaît à créer en donnant à son rêve toutes les perfections imaginables, perfections que l'on ne rencontre guère réunies dans la nature. Un corsage modérément décolleté, ou très décolleté avec une chemisette plissée tournant aux épaules est autrement séyant. Il faut, bien certainement, que ce décolleté soit gracieux, ce qui est l'affaire de la couturière.

Une excellente couturière chez laquelle nous avons vu de charmants costumes, mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, a le goût comme il faut et des façons charmantes. Les corsages vont bien, la coupe en est parfaite; les draperies sont souples, les plis agréables, le pouf juste ce qu'il faut. Si la seconde

jupe-tunique est droite, plissée de n'importe quel pli, la tunique prend alors une forme arrondie et fuyante, qui donne assez de développement pour que la tournure ne perde rien de la grâce qu'elle doit parfois aux draperies bouffantes. Mademoiselle Thirion fait de jolies vestes en astrakan, un tissu de laine bouclé qui n'a pas de prétention à jouer la fourrure; elles font tout à fait bien avec leur petit air ourson bien peigné, et leurs beaux boutons artistiques ou en grosse passementerie. Le vêtement élégant est bien compris par cette bonne couturière qui tient à ce que son ouvrage soit soigné dans les plus petits détails, les draperies solidement fixées. Disons encore que les garnitures sont extrêmement bien faites, qu'elles soient en passementerie, en galon, en frange, combinées avec des perles, de la broderie, de la chenille ou simplement faites de plissés, de ruches, de biais ou de quilles. Les prix sont très raisonnables. CORALIE L.



Ancienne maison de mesdames de Vertus sœurs,
12, rue Auber.

CORSET ANNE D'AUTRICHE ET CEINTURE RÉGENTE

Ces deux corsets, par leur appellation, semblent ne pas devoir s'appliquer aux mêmes toilettes. Il est vrai que le corset Anne d'Autriche est plus particulièrement destiné par sa coupe, aux toilettes d'apparat et de bal, et que la ceinture Régente s'adresse surtout aux costumes de ville et d'intérieur. Quoiqu'il en soit, tous les deux peuvent se porter indifféremment avec les deux genres de toilette; leur coupe si bonne, le permet. L'un est plus long, peut-être aussi plus baleiné que l'autre, de proportions mignonnes, mais qui soutient cependant suffisamment, tous deux s'adressant à toutes les tailles. La maison de Vertus est connue depuis de longues années.



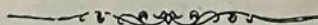
MINIATURES MODERNES

Maison Ch. G. Picard, 52, rue Réaumur.

Les personnes embarrassées pour le choix des étrennes, nous sauront gré de leur signaler un procédé qui permet de transformer, sans aucune notion de dessin ou de peinture, une photographie quelconque en un portrait miniature qui ne serait pas déplacé auprès des miniatures charmantes du XVIII^e siècle.

Ce nouveau système de peinture si simple et dont le résultat est surprenant, se nomme *Photo-Miniature*.

Boîtes complètes contenant tout ce qui est nécessaire pour ce genre de peinture, avec méthode à 12 et 20 francs.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219)

COSTUMES DE VILLE POUR JEUNE FEMME OU JEUNE FILLE

Costume en cachemire d'Éc: sse gris feutre et tissu à rayures peluche et bouclées et petites rayures en soie rose ancien et mousse. — La jupe, faite du tissu à rayures, est plissée, sur le côté, d'un seul large pli creux qui fait quille; aubord, un plissé en cachemire. La grande tunique, ouverte sur cette quille, tombe droite du côté du pouf et le bord opposé s'enfuit diagonalement; des plis plats la mon-

tent au tour de taille et le pouf forme plusieurs étages de draperies. Veste en cachemire, ouverte sur un gilet rayé à col droit; elle se garnit d'un col rabattu à revers qui finit à la taille. A la manche, un poignet fait d'une rayure. Ce costume a un cachet spécial de bon goût et d'élégance simple.

Costume en lainage et velours grenat, veste en tissu astrakan-caniche. — Jupe en velours, plissée, derrière, de plis creux, avec un plissé dépassant le bord; tunique en



G. L. 1871

4551

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{me} TURLE, 9, r. de Cligny. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
Couture Régente et Corset Anne d'Autriche de la M^{me} de VERTUS Sœurs, 12, r. Aubert. Parfums de la
M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Étoffes en cachemire de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES, 21, r. du 4 Septembre.

lainage, montée devant, par des plis que le relevé de côté ouvre en éventail; le relevé se compose d'un pli-cornet et de plis serrés qui se perdent sous des coques et pans posés près du poul. Le corsage est à pointe avec un plastron fermé militairement. Jaquette très ajustée au dos, vague devant, fermée par de gros boutons artistiques; une poche sur la poitrine, deux autres sur les basques; poches-tailleur piquées à la fente.

Costume en pékin et velours gris. — Jupe en pékin,

coupée, devant et des côtés, par un panneau en velours; panneaux ornés d'un côté, de boutons en soie brodés de perles. Mêmes boutons sur le côté de la petite draperie-tablier; ils semblent retenir les plis qui relèvent une pointe-feuille tombant sur la jupe. Lés de derrière droits. Corsage en velours, fermé à la taille par un seul bouton, sur un plastron agrafé de côté. Boutons aux deux bords. Manche échancrée sur un parement en pékin. Col droit, les pointes arrondies.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4551

COSTUMES DE VILLE

Costume en velours côtelé gris.

Jupe en velours, les lés de derrière et de côté, plissés avec une tournure-croupe arrondie. Veste en velours côtelé, s'ouvrant sur une chemisette en surah gris, prise dans une ceinture suisse en velours. La veste flottante est doublée de peluche caroubier, avec des revers ornés de boutons dorés. Col droit. Au bord de la manche boutonnée extérieurement, un simple liseré. Col et poignet en toile. Bottes en drap gris et cuir verni. Toque en feutre à bord-bourrelet tendu en peluche sillon grise et caroubier. Un bouquet de plumes sur le côté de la calotte. — Gants sport.



Costume en sanglier loutre et même étoffe à rayures peluche.

Jupe en sanglier garnie tout autour, d'une haute bande à rayures; les rayures mises en rond. A droite, la garniture remonte sur le côté, en formant un angle droit. Draperie avec une bande rayée, posée en revers, et montée à la taille par des plis couchés. Un poul tombant à tournure arrondie. Corsage à pointe, coupé devant et au dos, par un V allongé en tissu à rayures, cerné d'une bretelle en surah loutre. Col droit, parement à la manche ronde. Col et poignet en toile. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Toque tendue en étoffe, le bord en loutre; un oiseau de côté.

Costume en pékin et velours gris, de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

PENSÉES

Le cœur est un balancier entre un sourire et une larme.
(Lord Byron.)

L'ennui c'est l'hydre de la vie; quand on lui coupe une tête, il en repousse deux.
(M^{me} du Deffand.)

Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante; car pour épouser une savante il faut être sans orgueil, ce qui est rare; tandis que pour épouser une coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun.

(J. de Maistre.)

CAUSERIE

Le goût des images. — A propos de quenouille. — La Ligue des femmes. — Les leçons de Socrate. — *Sursum Corda*. — Une tragédienne.



N cette fin d'année, les journaux illustrés sont à la mode. Comme de vieux enfants, nous réclamons des images et on nous en donne. La magnifique Revue qu'annonce la maison Goupil et qui dépassera par la beauté des dessins, par l'intérêt du texte, tout ce qu'on a vu jusqu'ici, non seulement en France, mais en Europe, ne sera pas à la portée de toutes les bourses; pour consoler le grand nombre des lecteurs de journaux à quinze et vingt centimes, une pluie de feuilles chargées de gravures s'abat sur Paris avec la première neige.

L'une de ces nouvelles venues, *La Journée*, qui semble particulièrement bien renseignée sur les sujets mondains, retentit d'un bruit insolite, un bruit de bon augure du reste, et qui nous ramène au temps de la reine Berthe, voire de la Belle au Bois-Dormant, ou encore à ces antiques ménagères dont les poètes ont dit qu'elles filaient la laine et gardaient la maison. Ce bruit n'est pas celui d'une machine à coudre, n'en déplaise à l'industriel qui, paraît-il, voulut dernièrement obtenir à prix d'or de la Nilsson qu'elle chantât l'un des morceaux les plus célèbres de *Faust*, assise devant cet engin tout moderne, lequel eût été pour la circonstance timbré en lettres de feu au nom du fabricant. C'est le bourdonnement même du rouet qui est le dernier cri, pour parler argot; nos grandes élégantes filent aujourd'hui ni plus ni moins que Marguerite; elles filent non pas, j'en ai peur, par vertu, mais bien par coquetterie; d'abord, le rouet est un fort joli meuble de salon, il se prête aux plus heureuses combinaisons du buis, de l'ivoire et de l'ébène. Qui donc n'a vu, dans certaines collections de bibelots, des roues mignonnes, des quenouilles artistement sculptées passer à juste titre pour œuvres d'art? En outre, il n'y a guère que la harpe (elle ressuscitera peut-être à son tour sous les auspices d'une déesse aux bras blancs) qui fasse valoir aussi bien que l'exercice du rouet, un joli pied et des doigts fins. Voilà un nouveau piège où se prendront les cœurs.

Il convient à tous les âges, la plus cassée des douairières pouvant l'aborder sans ridicule : les Parques filaient bien; mais les Sylphides doivent filer aussi : d'où donc viendraient sans cela les fils de la Vierge? Quel prestige nouveau acquérera la jeune fille que son fiancé, lors de cette première entrevue qui laisse une impression si durable, frivole ou sérieuse, aura trouvée modestement assise au rouet! Il n'hésitera pas à la prendre pour Minerve en personne, à moins que le long corsage et la jupe en

peluche à plis droits ne lui rappellent plutôt quelque chaste et fluette figure de vitrail du moyen âge.

Il y a, pour les jolies voix, des chansons qu'accompagne à ravir la musique du rouet; tout le monde connaît celle qu'a brodée Gounod sur les paroles de Goethe : cette autre, une mélodie de la Petite-Russie, est moins répandue, quoiqu'un romancier galicien, aussi célèbre aujourd'hui en France que dans sa patrie, Sacher-Masoch, l'ait encadrée dans un de ses plus beaux contes :

Ne va pas chez les fileuses
Qui veillent le soir;
Car des œuvres ténébreuses
Sont en leur pouvoir.
Si tu vois monter la flamme,
C'est trop tard pour toi :
La vidma t'a pris ton âme,
Tu subis sa loi.

Nous ne doutons pas que des « œuvres ténébreuses » ne puissent être accomplies en effet par cette tendre et plaintive mélodie exotique; mais ce n'est pas sur les périlleux sortilèges du rouet que nous insisterons ici. Il nous plaît de considérer plutôt les meilleurs côtés de cette mode renouvelée des Grecs, c'est le cas de le dire; nous voulons saluer en elle un symbole, celui des vertus du foyer. Opposons l'honnête ronron de ce rouet sauveur au fracas tout moderne de la Ligue du droit des femmes. On sait qu'elle s'est assemblée, le 6 décembre, dans un banquet au Grand-Hôtel, sous la présidence de mademoiselle Maria Deraisme, assistée de MM. Vacquerie et Frédéric Passy. M. Passy a du reste parlé aussi sagement à ces émancipées qu'eût pu le faire le modèle des fileuses « ma tante Aurore » en personne. Il a engagé ces dames à se contenter des droits qui touchent la famille, par exemple, le droit pour la femme d'être témoin, d'administrer ses biens, de disposer de l'argent qu'elle a gagné elle-même. Les revendicatrices de droits politiques ont été sans doute déçues, d'autant que d'une voix douce M. Paul Bert les a averties qu'on s'exposerait en France à de grosses difficultés en s'attaquant au Code civil; du reste, il s'est joint aux députés et conseillers municipaux qui promettent de défendre publiquement les intérêts de la femme. Nous craignons que des patronages aussi compromettants, des interventions aussi tapageuses ne leur fassent plus de tort que de bien, et que nos législateurs, ne fussent-ils pas au courant de la mode du jour, ne les renvoient à leur quenouille.

N'oublions pas cependant ce que dit Socrate aux jolies femmes du monde, telles que Myrrhine, et aux femmes qui filent (car, après tout, la vertueuse et acariâtre et insupportable Xantippe devait filer) : Si vous voulez plaire, si vous voulez attacher votre

époux, il faut lui montrer non seulement un joli visage et une humeur aimable, il faut lui montrer votre esprit, il faut chercher avec lui la sagesse. — Or, c'est la sagesse avec la liberté qu'ont en somme la prétention de chercher mademoiselle Barberousse et sa suite. Nous nous garderons d'aller à leur école, mais une autre école, plus correcte et plus séduisante à la fois, vient de s'ouvrir non loin du Grand-Hôtel où se tiennent les agapes des femmes fortes; elle s'est fondée pour longtemps, croyons-nous, à la Comédie-Française où chaque soir des vers merveilleusement frappés, couverts par des bravos inextinguibles apprennent aux femmes que Pygmalion aurait bien vite délaissé sa statue si elle n'eût été autant que belle éloquente, et que l'on épouserait les roses des jardins si elles savaient ouvrir leurs corolles pour parler au mortel enivré qui respire leur parfum. Autrement dit: « Soyez capable, madame, de causer avec votre mari, de concevoir autre chose que des bagatelles: vivez avec lui, étudiez avec lui, pensez avec lui; ne parer que son corps est barbare, il faut surtout parer son âme, il faut apprendre... »

Cette ravissante comédie, *Socrate et sa femme*, survient à propos entre l'éloge du rouet et la critique du droit des femmes. Elle est pleine des plus sages, des plus exquis leçons formulées dans la langue des dieux que parle un des derniers, M. de Banville. Une pièce grecque en bon français, un philosophe armé de la voix sonore, du jeu spirituel, de la belle humeur, du nez socratique de Coquelin, une Xantippe, jeune et gaie, quel joli ragoût!

Quelques restrictions pourtant au sujet de Xantippe; il est permis à une Athénienne de Théodora de Banville d'être aux trois quarts parisienne, — mademoiselle Tholer le prouve dans son gracieux petit rôle de Myrrhine, — encore faut-il qu'elle évite d'être commune. Mademoiselle Samary a pu mériter le soir de la première représentation, grâce à la peur qui glaçait le trop plein de sa verve, d'être traitée par les feuilletonnistes bienveillants de « tempête rose », de poulette cochinchinoise, de délicieuse boulotte, de gros bébé; mais s'enhardissant depuis, elle est devenue choquante à l'excès; on voudrait éteindre sa voix, son geste et sa flamboyante tunique rouge, la renvoyer à ses moutons, les rôles de petites filles rieuses, hardies, criardes, plus ou moins mal élevées, comme il en fleurit dans le *Monde où l'on s'ennuie* et dans l'*Étincelle*.

Si un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, une comédie en un acte peut valoir un grand drame et même le surpasser. Il est évident que ce petit bijou, *Socrate et sa femme*, est plus parfait à sa manière que

cette épopée, les *Jacobites*. Le mouvement manque un peu à la pièce de Coppée, malgré ses beautés indiscutables, et c'est encore dans Walter Scott qu'on persistera, croyons-nous, à chercher le meilleur portrait de Charles-Edouard; mais il y a de nobles efforts qu'on ne peut saluer avec trop de respect, même quand ils n'aboutissent pas à un complet triomphe pour celui qui les tente.

Grâce à M. Coppée et à quelques autres le goût de la poésie semble chez nous se réveiller; on n'a plus peur d'une pièce en vers, comptât-elle cinq actes. Ajoutons que le public paraît avoir soif de grands sentiments, de traits d'héroïsme, ayant été trop longtemps au régime des poisons, dans le roman ou au théâtre. Les déploiements de bras et de jambes par milliers dont abuse l'Eden, que le ballet s'intitule *Messalina* ou *Speranza*, ne lui suffit plus, ni même l'éclat mondain des nouveaux samedis de l'Opéra-Comique qui revoit les toilettes habillées gravir son escalier drapé de velours, et le monde, passablement panaché comme il convient en République: un brin d'aristocratie, beaucoup de finance, quelques artistes, des Juifs en masse, — forment un auditoire select où nul intrus ne se glisse à prix d'or. On veut autre chose qu'un éblouissement pour les yeux, autre chose que la satisfaction d'une vanité, on dit avec M. de Banville et Socrate:

Allons donc au théâtre apprendre des poètes
Comment, dans un pays grandi par les revers
Les belles actions renaissent des beaux vers.

M. Coppée a l'honneur d'être au premier rang de ceux qui poussent l'appel divin: *Sursum corda*.

Et à sa voix inspirée l'idéal répond en s'incarnant sous une forme féminine: Marie-Weber.

Une nouvelle au milieu de toutes les tristesses de l'année 1885 qui semble expirer dans un déluge de larmes: la tragédie a enfin une prêtresse que se disputent dès son aurore, sur chacune des rives de la Seine, les deux temples de Melpomène, une enfant vient d'hériter du feu sacré de Rachel, frêle et brune comme elle et dévorée comme elle par l'amour de son art.

Espérons que la fille d'Angus ne s'enivrera pas trop du titre de reine qui lui est décerné sur tous les tons de l'admiration passionnée. Les reines de ce temps-ci savent, du reste, que la révolution est toujours proche et qu'elles n'ont qu'à se bien tenir!

..

Maintenant, chères lectrices: *heureux Noël! bonne Année!* comme disent les jolies cartes enluminées que nous avons empruntées à l'Angleterre.

T. B.

MOTS HOMOPHONES

Dans le domaine de la fable
Je joue un rôle abominable:
Avec mes chants mélodieux
J'attire en un piège odieux
Les voyageurs errants sur l'onde,
Image des périls qu'on rencontre en ce monde.
— D'une autre part je suis africain cité.

Mon port pour son commerce était jadis vanté,
Carthage, Alexandrie ont fait pâlir sa gloire.
Pour toute pieuse mémoire
Un titre plus sacré s'attache à mes débris,
Car c'est Simon, l'un de mes fils,
Qui, sur la route du Calvaire,
Partagea le fardeau du divin Crucifère.

N° 1. Costume en tissu beige et velours grenat pour fillette de six ans et plus. — Jupe faite de bandes en velours et de bandes en lainage alternées, montée à une robe vague dont la basque est retournée, devant, en dessous en façon de boucle; derrière, elle est plissée. Chemisette en surah beige, pincée sous la taille, par une cocarde en ruban de velours. Nœud à l'encolure, col droit. Parement rond.



N° 2. Coiffure pour jeune femme. — Les cheveux de derrière nattés, ceux du front ondes; sur le sommet de la tête, un huit retenu par un peigne posé en long.

N° 1. Costume en tissu beige et velours grenat, pour fillette de six ans et plus.
De madame Léa Berger, 72, rue Blanche.

N° 3. Manteau en limousine à rayures éteintes pour fillette de huit à quatorze ans. — Jupe plissée de côté, sur ces plis se drape le bas de la manche, laquelle est fournie par le côté du dos. La chemisette en surah est pincée, sous la taille, par un nœud en satin; col rabattu et nœud à l'encolure.

N° 4. Toque en tissu pointillé. — Le bord est couvert d'une bande d'astrakan, de peluche ou de chinchilla, traversée par une draperie en tissu boucle; celle-ci est fournie par les cornes qui s'appuient sur la calotte à gauche; à droite une dégringolade de coques et petites cornes en ruban.



N° 5. Fichu en crêpe lisse rehaussé d'une den-

N° 4. Toque en tissu pointillé.
De M^{me} Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier

telle. — Se porte sur un corsage ouvert. Un côté traverse diagonalement la poitrine, se chiffonne à la taille où le bord se garnit d'une dentelle, dentelle qui forme une longue coquille piquée d'un flot d'ottoman. Draperie en gaze, chiffonnée de dentelle et piquée d'une cocarde en ruban, pour la manche.

COSTUMES DE VILLE.

Costume en lainage de fantaisie brun et jaspé tabac et bleu. — Jupe garnie de



N° 2. Coiffure pour jeune femme.

cinq rangs de grosses boules de peluche, dont les trois premiers courent autour. Tunique enveloppante, relevée d'un côté par un pli-châtelaine doublé de faille brune. Le corsage est à pointe avec des revers bruns. Petite visite camail dessinant la pointe, manche ironcée, col droit, le tout orné de boules.

Costume en tissu bronze uni et écossais. — Bas de jupe en peluche et draperie en tissu bronze, sur laquelle s'ouvre une tunique en tissu écossais, dont le mouvement fuyant est produit par le relevé de



Costumes de ville de M^{me} PELLETIER-VIDAL, 17, rue Duphot.

gauche. Corsage à postillon avec deux revers droits en peluche, piqués de boutons; col droit, parement de la manche en velours.

Costume en lainage et astrakan bleu marine. — Devant de jupe en tissu de soie astrakan et tunique en lainage cordé, ornée d'un grand revers en astrakan de soie. Lés de derrière montés par des plis creux sur lesquels tombent les pans et les coques d'une ceinture en satin. Veste en lainage cordé moins les devants, courts, qui sont en astrakan de soie et ouverts sur une chemisette en satin plissée en chevrons; le bas se développe en éventail. Parement et col droit en astrakan.

Costume en canevas bronze et même tissu coupé de rayures bronze et de rayures marine, briques, mousse, vieil or. — Jupe à rayures peluche, drapée d'une tunique en lainage canevas, ornée, au côté fuyant, de boutons en acier ciselés, pris dans des boutonnières en surah chaudron. Poulx tombant. Corsage à petit postillon, avec une chemisette en surah chaudron prise dans une guimpe en tissu à rayures. Le corsage en canevas uni se découpe sur cette guimpe en genre corselet, col droit et, à la manche, un parement fait de rayures peluche.



N° 3. Manteau en limousine à rayures éteintes, pour fillette de huit à quatorze ans.
De madame Léa Berger, 72, rue Blanche.



N° 5. Fichu en crêpe.
De mademoiselle Thirion, 47, boul. St-Michel.

UNE GAULOISE

(SUITE ET FIN)



ès que les chefs aperçurent du haut des falaises, le fanal du bateau pilote, ils surent bien vite où l'ennemi voulait tenter le débarquement, les plages sablonneuses étant seules abordables pour de si nombreux navires.

En voyant cette multitude, les plus braves légionnaires eurent un moment d'effroi; ces barbares presque nus, entièrement peints en bleu, brandissant des épieux en forme de tridents, leur semblaient au milieu de l'écume des vagues, des monstres marins, et c'était bien loin dans la mer qu'ils devaient combattre, les vaisseaux ne pouvant pas, à cause de leur tirant d'eau, s'approcher de la plage. Mais ils ont en leur général une confiance absolue, il leur promet la victoire, ils vont combattre sous ses yeux; ils s'élancent l'épée à la main et s'avancent hardiment, dans l'eau, jusqu'aux épaules.

Les rangs des fantassins s'ouvrent sous leur choc, mais par les trouées, des chars se précipitent; leurs chevaux, qui se cabrent devant les vagues rougies, semblent nager au lieu de courir; les lances des timons percent les boucliers, les faux des essieux couchent les hommes comme des épis, les roues cerclées de bronze écrasent tout ce qui tombe. Les Romains reculent.

Si César, qui avait fait trainer à la remorque quelques galères armées de leurs machines, ne s'était pas hâté de les lancer dans la mêlée, l'armée était perdue; mais les chars s'arrêtent devant une grêle de traits, les rangs se reforment, les chevaux qui n'ont plus leur élan se dérobent, et les légions peuvent se former sur le sable. Là, compactes, hérissées de lances, elles n'ont plus rien à craindre des chars; la tactique et la discipline ont encore une fois triomphé de l'aveugle bravoure.

Le vainqueur avait souffert, presque autant que le vaincu, mais les Bretons, comme leurs frères de Gaule, se laissaient démoraliser au moindre échec. Certains que les Romains ne songeaient pas à s'établir sérieusement chez eux, ils voulaient s'enfuir dans les marais du Nord.

« Si vous reculez, leur dit Vercingétorix, César vous poursuivra, comme il a poursuivi les Belges aux bouches de l'Escaut et, en marchant, son armée vivra sur le pays; mais si en restant en face d'elle, vous l'immobilisez sur la grève où elle doit tout tirer du continent, elle mourra de faim; les grandes marées des équinoxes sont proches, la mer, esclave de Cora, combattra pour nous. »

Il allait les convaincre lorsque Imament, roi du pays des Crinobantes, à l'embouchure de la Tamise dit:

« Si nous n'avions pas écouté cet étranger, César n'aurait pas songé à nous; pour lui prouver que nous ne cherchons pas la guerre, livrons-lui celui qui est venu la prêcher parmi nous, et s'il veut se rembarquer, promettons-lui tout ce qu'il demandera, quitte à ne rien lui donner après. »

La peur est mauvaise conseillère, il fut décidé que Vercingétorix serait livré le lendemain; c'était l'envoyer à une mort certaine.

Gardé par les hommes d'Imament sur un des rochers de la falaise, Vercingétorix attendait sans tristesse le lever de ce soleil, qu'il ne verrait pas se coucher.

« Les héros d'autrefois, se disait-il, regardent peut-être ailleurs, au lieu de regarder la Gaule, je leur parlerai demain, comme j'ai parlé aux Bretons, et nous renaîtrons tous ensemble, parce que l'heure du suprême danger est venue. »

Sous ses pieds, les feux du camp romain s'éteignaient, la mer grondait sourdement et de pâles lueurs couraient sur les vagues du large.

« Là-haut, se disait l'Arverne, Praxinoé me rejoindra, son amour pour la Gaule l'avait éblouie comme le mien m'avait aveuglé, elle s'est crue Cora comme je me croyais Ar-Braz, et nous n'étions tous les deux, qu'un couple venu trop tôt. »

La grande voix de la mer s'enflait, des étincelles pétillaient, sur les crêtes des vagues.

Un éclair livide cingla les vagues échevelées.

Comme une cavale, qui se cabre sous le fouet, la mer se dressa secouant sa crinière d'écume. Les lanières ardentes retombèrent en sifflant, folle, hurlante, elle bondit, jetant aux crêtes des falaises, la flotte romaine broyée dans sa bave sanglante!

En s'abattant, elle écrasa le rocher sur lequel les Bretons gardaient l'Arverne.

« Laisse mon corps sur le sable gaulois, dit-il en souriant, à la vague qui l'emportait. »

Il fermait les yeux pour pouvoir comme un brave, regarder avant de mourir au fond de son cœur, lorsqu'il entendit une voix qui chantait:

« Je suis Cora la blanche, celle qui vient sur le croissant de la lune nouvelle; sous les roues de mon char d'argent, le Maître a, comme un tapis, étendu l'océan glauque. »

Vercingétorix, dont les oreilles bourdonnaient déjà, crut reconnaître cette voix, il ouvrit les yeux et poussa un grand cri. Devant lui, une barque rouge dansait sur la crête des lames. Cette barque n'avait ni mât, ni gouvernail et elle marchait droit au vent. A sa proue, Praxinoé, une faucille d'or à la main se tenait droite, à sa poupe une femme couronnée de verveine, tirait de sourds accords d'une harpe d'ivoire et quatre

autres femmes, deux à gauche, deux à droite, laissaient pendre dans l'eau leurs bras, comme des rames.

« Les Druidesses rouges ! » murmura Vercingétorix, et il se souleva sur la vague. Alors la barque marcha droit sur lui, la grande Druidesse chantait en levant sa faucille.

« Comme de braves servantes, vous avez, vagues bleues, vous avez, vagues vertes, obéi à ma voix; vous avez balayé comme des brins de laine, les vaisseaux du Romain. Comme de braves servantes, vagues bleues, vagues vertes, obéissez encore; soutenez celui qui m'appelle, c'est le soldat du maître. »

L'Arverne saisit le bordage. Celles qui laissaient pendre dans l'eau, leurs bras comme des rames, s'écartèrent un peu, et il put s'élancer dans la barque rouge.

Sur la plage, les trompettes romaines sonnaient aux enseignes, les palissades du camp venaient d'être emportées. Sur la falaise les Bretons poussaient des cris de joie; les derniers vaisseaux sombraient.

La barque rouge n'avait ni voile ni gouvernail, elle vira de bord et se dirigea vers le couchant.

V

Après la tempête, ce fut César qui demanda à traiter avec les Bretons. « Il ne voulait pas, disait-il, occuper leur île, il ne voulait que savoir pourquoi ceux qu'il n'avait jamais attaqués, s'unissaient à ses ennemis. Mais depuis hier il a compris ce qui lui semblait inexplicable, il a reconnu Vercingétorix parmi les combattants. C'était lui, certainement, qui les avait poussés à la guerre, si on le lui livrait, il ne demanderait point d'autres otages. »

La tempête avait détruit la flotteromaine, mais d'autres navires étaient attendus et les légions se trouvaient intactes. Les Bretons qui voulaient, avant tout, éloigner César, firent semblant de le croire.

« Nous t'aurions livré volontiers Vercingétorix, qui n'est pas un des nôtres, lui répondirent-ils, mais la nuit dernière les vagues l'ont emporté. »

César tressaillit de joie; depuis qu'il avait vu la Gaule, même désarmée, si difficile à vaincre, il avait souvent regretté ce qu'il avait fait après la première campagne. Il comprenait maintenant combien elle serait redoutable, si elle s'unissait sous un chef intelligent et brave comme Vercingétorix. Maintenant, il avait peur de cet Ar-Braz, dont il avait voulu forger l'épée.

« La fortune me sourit toujours, se dit-il tout bas, elle me pousse, même quand elle semble m'arrêter. Que vaut l'échec de cette nuit, devant la certitude que Vercingétorix ne barrera pas mon chemin. »

Il n'exigea même pas de tribut, et il regagna le continent, dès qu'il eut assez de vaisseaux pour embarquer ses troupes.

Pendant l'entrevue du Romain et des rois bretons, la barque rouge abordait à l'embouchure de la Seine. Après ce qu'il venait de voir, Vercingétorix était certain que celle qu'il aimait était bien Cora, la céleste gardienne de la terre gauloise.

« Que faut-il faire? lui demanda-t-il.

— Attendre l'heure, répondit la Druidesse. Mais avant de commander, il ne faut pas qu'Ar-Braz obéisse, cache-toi à tous les yeux.

— Quand les autres se battent!

— Est-ce que cela serait possible? Est-ce qu'Ar-Braz peut entendre le choc d'une épée sans tirer la sienne? Baisse la visière de ton casque, avant d'être le roi de la guerre, sois le héros que nul ne connaît, à qui nul ne résiste. »

La barque rouge n'avait ni voile, ni gouvernail, le flot de la Seine l'emporta.

Quelques semaines après, on murmurait aux veillées: « un homme plus grand que les autres, qui cache sa figure dans une tête de loup, heurte la nuit nos portes, appelant ceux qui trouvent lourde la main de César. »

« Mon frère l'a cru, disait l'un.

— Mon fils est avec lui, disait l'autre. »

Ceux qui suivaient l'inconnu se masquaient comme lui.

Quelques semaines après, on disait dans les camps romains: une bande de démons à têtes de loups, rôde autour des retranchements; ils arrêtent les courriers, ils égorgent les sentinelles.

La Gaule feignant d'être soumise, ces hommes, pour César, n'étaient que des bandits.

« Que l'on cloue ces coupeurs de route aux arbres des chemins, » écrivait-il aux chefs des légions.

Mais ils étaient insaisissables, et leur nombre augmentait chaque jour. Les plus braves, quand ils entendaient l'appel des frères loups — c'est ainsi qu'ils se nommaient entre eux — quittaient leur clan, n'emportant que leurs armes. Ceux qui partaient ne revenaient plus; la nuit, dans une clairière de forêt, dans un cercle de menhirs, au milieu d'une lande déserte, ils avaient juré d'obéir au chef jusqu'à la mort, d'aimer leurs frères jusqu'à la mort. En faisant ce serment, ils avaient vidé une coupe, où leur sang était mêlé à celui d'un des affiliés. S'ils avaient manqué à leur parole, après un pareil serment, les enfants auraient eu le droit de leur cracher au visage, les hommes les auraient promenés dans les villages, un voile de femme sur la tête, une quenouille à la main, et après leur mort, leur âme, au lieu de renaître dans un corps de brave, serait redescendue sur la terre hurler dans le corps d'un chien.

« Méfie-toi de ce ruisseau qui descend d'une cime inconnue, disait à César Labiénus, le prudent conseiller. Avant d'atteindre la plaine, le ruisseau deviendra torrent.

— C'en est qu'un peu d'écume, répondait en souriant César, tu prends le remous d'un fleuve qui rentre dans son lit, pour le flot d'un torrent qui s'enfle. »

Et il affirmait sa victoire en imposant aux cités, des ambitieux qu'il savait s'attacher à force d'or et de promesses, et en décimant impitoyablement les peuples qui chassaient ces traitres.

Mais après chacune de ces honteuses investitures, après chacun de ces odieux massacres, la troupe des frères loups grossissait. Ils avaient commencé par arrêter les courriers, par égorger les sentinelles; maintenant, ils enlevaient des cohortes, ils forçaient des camps et lorsqu'un traître se faisait le valet du Romain, ils savaient l'atteindre sur les marches du

palais, prix de sa trahison. Quand on trouvait un cadavre, aux moustaches coupées, aux joues marquées d'une croix sanglante, on murmurait : « les loups l'ont mordu ! » Et les enfants criaient : « si nous étions grands, nous nous ferions loups ! » Et les jeunes filles murmuraient à l'oreille de leurs fiancés : « elle est heureuse, la femme d'un brave ! »

Aussi, César commençait-il à s'inquiéter, et en partant pour l'Italie, après avoir présidé à Reims l'assemblée générale de la Gaule, dans l'automne de l'an 54 avant Jésus-Christ, il prévint ses lieutenants qu'il ferait, à son retour, une campagne contre les bandits invisibles.

« Nous les coudrons, disait-il, dans leurs peaux de loup, et les corbeaux les mangeront sur les chênes noircis de leurs forêts en flammes ! »

Un jour, que les bourgeons des marsaules entr'ouvraient leurs yeux de velours, les loups étaient campés dans une oseraie de la Loire. Ils avaient marché toute la nuit, l'ennemi était loin, le soleil caressant ; ils dormaient, formant autour de leur chef un large cercle.

Alors, ceux dont les yeux n'étaient que mi-clos crurent rêver ; un être radieux s'approchait entre les touffes d'osier.

Était-ce une femme ? Était-ce une fée ? C'était une fée, les épis d'or, qui brodaient sa longue tunique verte, semblaient frissonner au soleil, les boutons de narcisse qui relevaient ses cheveux blonds semblaient s'épanouir. Mais les fées ne rougissent pas, et ses joues s'empourprèrent lorsqu'elle se pencha sur Vercingétorix endormi ; c'était donc une femme.

C'était une femme et une fée, c'était la grande Druidesse ; à sa ceinture brillait une faucille d'or, à sa main étincelait un croissant d'argent.

Ceux dont les yeux n'étaient que mi-clos éveillèrent leurs voisins, tous ils se levèrent, et le genou ployé, la main sur la garde de leurs épées, ils s'inclinèrent.

Elle souriait à tous, elle était rose comme un matin d'avril.

« Ar-Braz, l'heure sonne ! » dit-elle de sa voix claire. Le chef était debout.

« Que le Fort nous prête sa force ! » cria-t-il, en arrachant la peau de loup, qui depuis trois ans le cachait à tous.

— Vercingétorix ! l'Arverne ! s'exclamèrent les frères.

— Ar-Braz, l'heure sonne ! répéta la Druidesse : je veux marcher sur des aigles romaines en montant dans trois jours, au dolmen des Carnutes ; il y en a à Génomum, va les prendre.

— Compagnons, fit Vercingétorix, je vous délire de votre serment. Que ceux qui veulent me suivre à Génomum viennent.

Tous ils brandirent leurs épées.

« Dans l'étoile verte vous serez mes soldats, reprit la Druidesse ; ceux dont les âmes ouvriront demain leurs ailes diront là-haut, aux servantes de Cora, de dresser une longue table, je présiderai le festin. »

Vercingétorix pâlisait.

« Le maître ne doit-il pas trouver chez lui le foyer allumé ? » continua-t-elle, je t'attendrai... »

Lorsque le dernier des compagnons d'Ar-Braz disparut derrière les saules de la Loire, la Druidesse s'af-

faissa sur le sable, serrant sa poitrine dans ses mains.

« Si je n'étais qu'une femme, soupirait-elle, mon cœur ne battrait pas si fort, il me fait mal. »

Mais se relevant brusquement, elle ajouta :

« Est-ce trop payer d'un jour de souffrance, une éternité de gloire et de joie ? Où est la femme qui ne serait pas jalouse de la fiancée d'Ar-Braz ? »

VI

La lune de la nuit sacrée allait se lever.

Toutes les tribus de la Gaule avaient envoyé des représentants autour du dolmen des Carnutes, dans la sombre forêt du pays Chartrain. Cette foule était houleuse, irritée, inquiète. Pendant les longues journées de marche, les pèlerins n'avaient parlé que des Romains, de leurs exactions, de leur orgueil. Ce joug pesait trop, il fallait le secouer, mais nul ne se sentait assez fort pour en couper les lanières.

« Si Dieu ne nous aide pas, la Gaule est morte, disaient les plus savants et les plus braves ; jamais le danger n'a été si grand, Ar-Braz seul pourrait nous sauver.

— Nous le verrons peut-être apparaître sur le dolmen, hasardaient les bardes, les triades disent qu'il brillera tout à coup comme l'étoile du soir dans le nuage du couchant, comme l'étoile du matin sur la vague qui se dore. »

Les braves secouaient la tête.

« Depuis six ans, disaient-ils, on se bat chaque jour. Qui a entendu dans la bataille, la voix d'Ar-Braz ? Ce n'est pas un enfant qui peut abattre ce qui nous a arrêtés. Nos fils verront peut-être le héros toujours victorieux, mais nous ne le verrons pas, nous. »

Dans tous les groupes qui, des quatre coins de la Gaule, se rendaient au dolmen des Carnutes, il y avait des jeunes filles dont les fiancés étaient avec les frères loups, et ces jeunes filles disaient :

« Si le chef que nul ne voit, à qui nul ne résiste était Ar-Braz ? »

Les hommes ne répondaient rien, mais comme dans la douleur l'homme a besoin d'espoir, ils se disaient au fond de leur cœur : « si cela était ? »

Voilà pourquoi la foule se pressait houleuse, inquiète, autour du cercle de menhirs, que nul, sauf les Druides, n'avait le droit de franchir, sous peine de mort.

Lorsque la lune se glissait entre les chênes centenaires qui ombrageaient la clairière sacrée, argentait le dolmen, une femme s'y dressa tout à coup. C'était celle que César appelait Praxinoé, que le barde aveugle avait nommé l'Alouette, c'était la vierge rouge, la grande Druidesse de l'île de Sein.

Depuis vingt ans personne n'avait vu les pâles filles de l'Océan.

« Cora songe à son peuple ! crièrent les hommes en tirant leurs épées.

— Cora vient vous sauver ! répondit la Druidesse d'une voix vibrante. »

Puis, levant au ciel ses deux bras, les reins cambrés, la poitrine frémissante, elle dit :

« Toi dont le trône est immobile au-dessus des astres errants, élargis nos cœurs et durcis nos bras ;

fais jaillir l'éclair de la sombre nuit et que ses feux retrempent l'épée tordue des Gaulois! »

Autour du dolmen, les lames nues brillaient, comme des vagues bleuâtres; sous la voûte profonde, des harpes vibraient sourdement; dans les lointains de la forêt les trompettes d'airain lançaient de moments en moments de déchirants appels, et dans le rayon blanc de la lune, la Druidesse semblait grandir.

« Il est celui qui n'oublie pas, celui dont la parole est sûre, disait-elle en brandissant les deux croissants d'ivoire, aux pointes aiguës, écoutez! »

On n'entendait que le souffle haletant de cent mille poitrines

« Écoutez! »

Alors on entendit comme un cri lointain.

« Écoutez! Écoutez! » redit la Druidesse en se penchant vers l'ouest.

— Vercingétorix! cria au loin le guetteur de l'ouest.

— Vercingétorix! répéta au loin le guetteur du levant.

— A pris Génabum! continua le guetteur de l'ouest.

— A pris Génabum! répéta le guetteur du levant. »

La grande nouvelle, qui volait sur la Gaule de cime en cime, passait sur la foule haletante.

Alors un cavalier apparut. Ses genoux serraient si

fort son cheval blanc d'écume, qu'il bondit par dessus les hommes agenouillés et qu'il ne s'arrêta qu'au pied du dolmen.

« Mort au sacrilège! cria la foule.

— Me voilà! dit le cavalier.

— Viens, Ar-Braz, répondit la Druidesse. »

La foule oppressée attendait.

Vercingétorix monta sur le dolmen.

« Vous le suivrez jusqu'à la mort, commanda la Druidesse en appuyant la main sur son épaule.

— Nous le jurons! cria la foule.

— Vous lui obéirez jusqu'à la mort, commanda la Druidesse en tirant du fourreau l'épée de l'Arverne.

— Nous le jurons! cria la foule.

— Ar-Braz, roi de la guerre, dit la Druidesse, l'épée de la Gaule est dans ta main, il faut qu'un sang pur la consacre. »

Toutes les lèvres de la foule crièrent:

« Druidesse, choisis-moi! »

La Druidesse, souriante, appuya sur sa gorge nue la pointe de l'épée.

« Tiens, dit-elle, en la retirant fumante, elle a du sang de mon cœur. »

FIN

DE L'ESTOILE.

LES CHÈVRES

La verte Normandie a sur ses promontoires
De grands bœufs accroupis sur leurs épais genoux,
Des bœufs au manteau blanc semé de taches noires,
Des bœufs aux flancs dorés, marqués de signes roux.

Or, si la Normandie a les bœufs, la Provence
Garde au flanc de ses monts les chèvres en troupeaux,
Les chèvres dont le pied libre et hardi s'avance
Et dont l'humeur sans frein ne veut pas de repos.

La montagne au soleil, où croissent pêle-mêle
Cytise et romarin, lavande et serpolet,
Enfle de mille sucs leur bleuâtre mamelle;
On boit tous ces parfums quand on boit de leur lait.

Tandis qu'assis au pied de quelque térébinthe,
Le pâtre insoucieux chante un air des vieux jours,
Elles, dont le collier par intervalles tinte,
Vont et viennent sans cesse et font mille détours.

En vain le mistral souffle et chiffonne leur soie,
Leur bande au pâturage erre des jours entiers.
Je ne sais quel esprit de conquête et de joie
Les anime à gravir les plus âpres sentiers.

Ton gouffre les appelle, ô Méditerranée!
Qu'un brin de mousse y croisse, une touffe de thym,
C'est là qu'elles iront, troupe désordonnée
Que le péril attire autant que le butin.

Dans les escarpements entrecoupés d'youses,
Elles vont jusqu'au soir, égarant leurs ébats;
Ou bien, le cou tendu, s'arrêtent, curieuses,
Pour voir la folle mer qui se brise là-bas!

J. AUTRAN.

Explication du Métagramme du 12 Décembre : *sain, pain, main, nain, vain et lain.*

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4551, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Jaquette avec tablier princesse, troisième toilette, page 1 (Album de Décembre). — Veston et gilet, petit garçon, première figure (gravure n° 4549).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage, première toilette, page 1 (Album de Décembre). — Jaquette et robe de dessous, petite fille, cinquième figure (gravure n° 4549).



Costumes de Madame TURLE, 9, rue de Clichy.

Costume en faille bronze et faille à rayures peluche, marron, grenat, mousse. — Jupe à rayures avec un plissé en faille unie au bord. Pouf en faille et panneau à rayures fuyant aux bords de côté, ce qui réduit le panneau dans le bas, ce panneau s'enlève sur trois plis couchés en faille. Corsage en faille à petite basque ouverte sur la hanche, un plastron en faille à rayures, un col droit et un bracelet rayé à la manche.

Costume en voile et velours ottoman rose, pour dîner ou soirée. — Jupe en taffetas avec une draperie-tablier en voile, et la tunique pareille relevée en pouf par des plis creux. A gauche une quille en velours ottoman, pincée par des nœuds, se termine en éventail, et à droite une autre quille plissée et plate. Corsage en faille rose, lacé derrière et orné d'un plastron

en velours grenat, cerné de revers en velours ottoman, le tout mourant en pointe, un peu au-dessus de la pointe du corsage. Col droit et parement en velours.

Costume en cachemire grenat, faille et dentelle pour fillette de six ans et plus. — Jupe en cachemire dépassée par un plissé en faille, une quille en dentelle est cernée par un pli couché; lés de derrière plissés, montés au bas de la basque du corsage. Corsage ouvert sur un bouffant de dentelle, sous cette dentelle du surah bleu pâle fait transparent. Bande plissée en faille au bord du devant, elle tourne en angle au bas pour se prolonger derrière, où se place un flot de ruban, un second flot pince le bouffant. Col et parement de la manche en dentelle.